

## *Une affaire de définitions*

### A) Des notions difficiles à cerner

« Ainsi en va-t-il des choses contraires :  
Les unes sont l'explication des autres,  
Et si l'on veut définir l'une  
On ne doit pas oublier l'autre  
Ou alors, quelque application que l'on y mette,  
On n'en donnera jamais la définition ;  
Si l'on n'a pas, en effet, la connaissance  
Des deux, on en fera jamais la différence,  
Sans laquelle on ne peut donner  
La moindre définition »

#### a) La sempiternelle question de la différence entre « érotisme » et « pornographie »

Afin de désigner la représentation littéraire et artistique du sexuel, qu'il s'agisse de livres, de films, de peinture, nous avons principalement à notre disposition deux noms communs : « érotisme » et « pornographie » ainsi que les adjectifs correspondants « érotique » et « pornographique ».

Dans le cadre de ce cours, nous n'étudierons pas les notions voisines d'obscène et de licencieux d'usage moins répandu. Rappelons seulement que le terme « pornographie » a détrôné le terme « obscène » dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce dernier est un adjectif dont l'origine latine « *obscenus* » signifie « de mauvais augure, sinistre ». Ce terme a évolué du sens concret de « qui a un aspect affreux, que l'on doit cacher ou éviter » au sens moral de ce « qui révolte la pudeur, indécent ». L'adjectif « licencieux » a un sens moins fort. Il est un emprunt au latin *licentiosus* qui signifie « libre, déréglé, sans retenue ». Avec l'idée de liberté excessive, il qualifie une personne qui offense la pudeur par son comportement, se montre libertine et, par métonymie, un acte ou un propos jugé trop libre.

Comme le montre la citation extraite du *Roman de la rose* – je vous renvoie au début de votre fiche bibliographique –, si l'on veut définir l'érotisme, on ne doit pas oublier la pornographie « *ou alors, quelque application que l'on y mette, / On n'en donnera jamais la définition / On en fera jamais la différence* ».

Beaucoup d'entre vous s'interrogent en effet sur la différence entre l'érotisme et la pornographie, sempiternelle question qui revient constamment dans des débats, des conversations, des conférences sans trouver toutefois la réponse adéquate. Cette question est bien entendu légitime mais cette réponse adéquate existe-t-elle ?

En ce domaine, le paysage actuel favorise la confusion plutôt que l'éclaircissement de ces notions ...

En effet, l'adjectif « érotique » et le substantif « érotisme » tendent désormais à s'appliquer à tout et à n'importe quoi et même à ce qui est le plus éloigné d'une intention « érotique » proprement dite. En témoigne par exemple l'utilisation du mot dans les salons dits de « l'érotisme » qui attirent de 30 000 à 50 000 visiteurs selon les villes (35 000 à Lille par exemple). Dans ce contexte, ce terme sert à la fois d'appât pour attirer le grand public vers le marché du sexe mais aussi de voile rassurant non seulement pour la ville très hospitalière qui accueille ce genre de manifestations –tout en refoulant dans le même temps les traces trop visibles de la prostitution !- mais aussi pour le public le moins familier des formes plantureuses et des mensurations des actrices et des acteurs du *hardcore* !

Appelons un chat un chat : le salon de « l'érotisme » relève moins du boudoir enchanté que d'un espace commercial fort lucratif axé sur l'industrie « porno » et où de drôles de castings parfois se déroulent.

En effet, nous y verrons des actrices du X dédicacer des photos, des strip-teases intégraux dans des show-rooms, des cassettes pornos, des publicités pour des séjours échangistes et j'en passe. Seule concession à l'érotisme, la lingerie coquine présentée et les huiles de massage qui permettent de créer en effet une atmosphère « érotique ». Désormais, le salon de l'érotisme poursuivra aussi une visée pédagogique. J'ai en effet appris que des ateliers seront mis en place pour apprendre aux couples à mieux faire l'amour grâce à l'expertise des spécialistes, soit les acteurs et actrices du « porno ». Pour pimenter votre couple, je vous conseille plutôt la lecture de livres érotiques, l'imaginaire étant la clef de tout...Mais bon, comme je ne suis ni sexologue ni sociologue, je reviens à mes définitions...

Autre facteur de trouble pour l'examen de nos notions : la « pornographie » qui désignait par exemple dans les années 40/50 un champ inavouable de la production littéraire à la fonction essentiellement masturbatoire devient désormais un domaine de recherches à part entière ! Tandis que l'érotisme se vulgarise, la pornographie se cherche une légitimité et s'intellectualise...On dirait que les deux notions ont échangé leurs aptitudes, en raison sans doute de leur étroite promiscuité...

Par exemple, il y a deux ans, est sorti aux Presses universitaires de France un *Dictionnaire de la pornographie*. Élevée désormais « au rang de pratique culturelle étudiable », la pornographie hérite de ce qui était autrefois dévolu à l'érotisme, c'est-à-dire de ce pouvoir d'incitation intellectuelle, de cette faculté à produire un questionnement philosophique sur l'être humain et sur sa part la plus intime. Débarrassée en partie de ses connotations morales, la pornographie recouvre un ensemble de pratiques, de discours, de représentations qu'il est aujourd'hui possible d'isoler et d'analyser avec l'œil détaché du scientifique.

Grande nouveauté donc : la pornographie est désormais devenue un concept opératoire tandis que l'érotisme est devenu un mot fourre-tout qui peut désigner simultanément des entreprises à visée mercantile, un patrimoine artistique et littéraire, une attitude individuelle, une ambiance particulière.

Cette imprécision a un inconvénient : celle de priver la notion d'érotisme de son caractère opérationnel, de sa force originelle, de sa belle histoire culturelle, de sa capacité à rendre compte de la richesse imaginative de l'être humain - loin des standards du « porno » et des visées commerciales-, de sa faculté à rendre compte de son inventivité concernant ses désirs, ses plaisirs, son rapport au corps, au sien, à celui de l'autre. Cette élasticité d'emploi tend à l'affaiblir, à le priver de sa source vive au profit de glissements de sens qui se font au fil des courants d'opinion, de récupérations diverses.

Mais j'ai une bonne nouvelle pour vous... Vous n'êtes pas les seuls à vous demander quelle est la différence entre ces notions, à chercher quel est le noyau de sens irréductible sur lequel on peut vraiment compter. Les spécialistes de la question se la posent également et bien qu'ils apportent des réponses divergentes, ils s'accordent à reconnaître le caractère épineux d'un tel examen.

Par exemple, dans son introduction à *La Pornographie ou l'épuisement du désir*, la philosophe Michela Marzano se demande : « *Qu'est-ce que la pornographie ? Comment la qualifier ? Comment la différencier de l'érotisme ?* ».

De même, Claudine Brécourt-Villars considère que « *si la notion d'érotisme est difficile à cerner, c'est non seulement parce qu'elle varie avec les civilisations, les préoccupations d'une époque, ses tabous, ses censures capricieuses et arbitraires, mais parce qu'elle se diversifie également en fonction de la structure fantasmatique des auteurs, des lecteurs ou des spectateurs* ». C'est au nom de ce caractère fluctuant que l'historienne de la littérature décide d'intégrer dans son anthologie érotique des textes où l'érotisme est plus diffus ou bien témoigne d'une sensibilité individuelle originale. Elle sort ainsi l'érotisme de son carcan masculin, comme nous le verrons.

L'interrogation sur les notions concerne également la pornographie. Selon Philippe Di Folco à l'origine du fameux *Dictionnaire de la pornographie*, la notion « *n'est pas facile de questionner de prime abord* » dans la mesure où « *elle semble se dérober à toute définition, n'en tolérer aucune qui ne soit pas équivoque, discutable, ou trop morale* ».

Cependant, malgré le flou occasionné par la chute des tabous collectifs, l'explosion des images et des discours de nature sexuelle qui brouillent les repères anciens et le recul du seuil de tolérance de chacun et de chacune, il est possible de distinguer deux attitudes majeures à l'égard de ces notions et, de déceler aussi, comme nous allons bientôt le voir, un noyau irréductible qui fonde une différence essentielle.

#### b) Deux attitudes/Deux écueils

Certains d'entre vous pensent que l'érotisme et la pornographie, c'est du pareil au même ! D'autres parmi vous persistent à déceler une différence de taille entre les deux notions, prêtant à l'érotisme tous les charmes de la suggestion et à la pornographie toutes les vulgarités de la vision crûment exposée. À la mise en scène noble du sexe, s'opposerait ainsi une variante vulgaire, méprisable, dégoûtante, à fuir absolument...

Comment s'y retrouver ? Tout n'est-il qu'une question de point de vue individuel, de jugement personnel en fonction de notre définition du tolérable et de l'intolérable, de nos propres pratiques, ou bien peut-on déceler malgré tout une différence objective, un ancrage qui nous permettrait d'y voir un peu plus clair ?

#### Dans ce domaine, il importe en effet d'éviter deux écueils :

- l'assimilation abusive des deux notions au nom d'un relativisme absolu
- la distinction obstinée entre les deux notions qui sert le plus souvent à disqualifier la pornographie et à mettre en valeur la supériorité morale et esthétique de l'érotisme.

Cette dernière position a été dernièrement illustrée par la philosophe Michela Marzano. Selon elle, tandis que l'érotisme mettrait en scène le mystère du sujet et de la sexualité, la pornographie flatterait le voyeurisme et livrerait au regard un corps morcelé, privé de visage. Selon la philosophe qui prend appui sur des références littéraires, le roman de D.H. Lawrence *L'amant de Lady Chatterley* serait du côté de l'érotisme et le récit de Pauline Réage *Histoire d'O* du côté de la pornographie. Je ne suis pas tout à fait d'accord...et nous verrons, dans une

séance ultérieure, qu'*Histoire d'O* est une lettre d'amour où se trouve figurée la passion la plus extrême.

En réalité, afin d'éclaircir ce vaste territoire, il m'a semblé important de revenir au sens étymologique, de dépouiller ces notions des jugements de valeur contemporains, de leur nouvelle valeur d'usage et de tout ce qui ajoute à la confusion pour les rendre sinon à leur pureté historique du moins à leur source vive.

## **B) Un noyau irréductible**

### a) L'histoire d'un Dieu

Concernant l'érotisme, nous apprenons - grâce notamment à un outil très précieux que je vous recommande, le *Dictionnaire historique de la langue française* - que le substantif « érotisme » est apparu tardivement, au XVIII<sup>e</sup> siècle contrairement à l'adjectif apparu deux siècles plus tôt, au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle.

L'adjectif « érotique » est un emprunt savant au bas-latin *eroticus*, lui-même hellénisme pris au grec *erôtikos* « qui concerne l'amour ». Cet hellénisme dérive de *eros*, *erotos* qui désigne l'amour et le désir sexuel, *eros* étant également le nom du dieu de l'Amour dans la mythologie grecque.

Profitons-en à ce stade pour s'attarder sur cet aspect de la mythologie grecque. Nous allons voir en effet que le domaine d'*Eros* est loin d'offrir la vision réductrice et matérialiste que nous avons aujourd'hui lorsque nous parlons de « sexe » !

*Eros* est donc à l'origine un Dieu...

La généalogie établie par la *Théogonie* d'Hésiode, qui date du VIII<sup>e</sup> siècle avant. J.C, montre que *Eros* procède au même titre que la terre *Gaïa* et que la nuit *Erèbos* du *Chaos*, c'est-à-dire le Vide béant. Il est l'une des divinités primordiales et la seule qui n'engendre pas mais permet aux autres divinités de le faire. De *Eros*, Phèdre dira dans *Le Banquet* de Platon : *c'est celui qui fait le plus de bien aux hommes, il inspire de l'audace, est le plus ancien, le plus auguste, et le plus capable de rendre l'homme vertueux et heureux durant sa vie et après sa mort.*

**CHAOS**

Selon une autre version de l'origine du monde, la théogonie des *Rhapsodies*, c'est le temps *Cronos* qui, à partir de l'*Ether*, façonne un œuf dont naît *Eros* (ou *Phanès* ou encore *Protogonos*), divinité bisexuelle aux ailes d'or et à quatre yeux. Dans ce culte mystique appelé l'Orphisme, *Eros* épouse sa fille *la Nuit* ce qui donne naissance à la terre *Gaïa* et à *Ouranos*. Il est à l'origine de la création du monde mais lorsque *Zeus* devient maître du ciel et de la terre, il récrée le monde à partir de rien et engloutit *Eros* qui ne meurt pas pour autant, comme nous allons le voir.

Après la consécration de *Zeus* comme maître suprême du ciel et de la terre, l'histoire du Dieu *Eros* est liée à celle d'*Aphrodite*.



[La Naissance de Vénus](#) (détail), par [Sandro Botticelli](#) (1477), [galerie des Offices](#)

Selon la *Théogonie* et la tradition populaire, la grande déesse de l'amour et de la beauté qui fait partie du cercle des douze olympiens procède de *Ouranos*, le ciel. Ce dernier est le fils mais également le père des enfants de *Gaïa*, la terre, enfants dont il eut rapidement honte en raison de leurs difformités diverses et jugez-en par vous-mêmes : douze titans, garçons et filles, d'une puissance extraordinaire, trois Cyclopes et trois monstres à cent mains chacun !! Il faut assumer...Après que *Ouranos* dernier ait enfermé ses honteux enfants dans les entrailles de la terre, *Gaïa* se vengea et fit castrer *Ouranos* par *Cronos*, le plus jeune des titans. Les organes génitaux de *Ouranos* tombèrent alors dans la mer où ils se transformèrent en écume blanche dont naquit *Aphrodite*. Surgie nue de cette écume, elle chevaucha ensuite une conque, aborda d'abord dans l'île de Cythère puis ensuite à Chypre qui allait devenir son lieu de culte principal. Elle fut alors habillée et parée par celles qui allaient devenir ses

compagnes divines, les trois Grâces : *Aglaé, Thalie et Euphrosyne*. Sa beauté éblouit les Dieux de l'Olympe et beaucoup moins les Déesses qui virent tout de suite le danger pour la paix de leur ménage !

Devenue l'épouse du dieu du feu et des volcans *Héphaïstos*, représenté comme un forgeron boiteux, *Aphrodite* eut plusieurs amants dont *Arès*, le dieu de la Guerre, liaison qui fut dénoncée au mari par *Hélios*, le soleil qui avait en effet tout le loisir depuis sa position élevée d'observer les amours clandestins ! Le prince troyen *Anchise* et le jeune et beau chasseur, *Adonis* font partie des héros mortels distingués par le désir amoureux de la déesse tandis que le Dieu des échanges et des routes, *Hermès* ; le Dieu de la mer *Poséidon* ; le Dieu du vin et de l'extase connurent amoureusement *Aphrodite*. De ces liaisons nombreuses, *Aphrodite* eut des enfants : *Enée, Hermaphrodite, Priape* et *Eros* qui ne fut plus considéré à l'époque classique comme une divinité primordiale mais comme le fils, dieu aîlé du Désir, qui accompagne *Aphrodite*, habituellement représenté avec un arc et des flèches (*Cupidon* étant l'homologue romain).

Ainsi, si dans la tradition populaire la plus ancienne et la *Théogonie* d'Hésiode, *Eros* est considéré comme une divinité primordiale qui n'engendre pas, il est considéré par des traditions plus récentes comme le fils qu'*Aphrodite* eut avec le dieu de la Guerre, *Arès*. N'en reste pas moins que malgré cette origine problématique, *Eros* apparaît (chez Lucrèce dans *De la nature*, début du livre I), comme le « *joueur irrésistible* » qui hante les mortels comme les immortels tandis que « sans combat la divine *Aphrodite* fait de nous ce qu'elle veut ».

Dans *Le Banquet* de Platon, on prête à *Eros* divers visages mais celui-ci récupère son statut de divinité primordiale. Surtout une distinction est effectuée par Pausanias entre un *Eros* populaire axé sur le corps et le goût indifférencié des hommes et des femmes par pur appétit de jouissance et un *Eros* fidèle, vertueux et de nature homosexuelle. Ce dernier est encouragé et le Dieu est honoré en Grèce antique spécialement comme le dieu de la pédérastie.

L'*Eros* céleste prend volontiers les dimensions de l'amour dans le texte de Platon. Pour Socrate, *Éros* est amour de quelque chose : c'est l'amour de la beauté. Il est un intermédiaire entre les hommes et les Dieux, entre la condition de mortelle et celle l'immortelle.

Aristophane, auteur comique à qui Platon prête dans *Le Banquet* des propos sérieux, est à l'origine du mythe de l'androgyné et de l'unité perdue puis retrouvée, c'est-à-dire du mythe des deux moitiés dont les traces sont encore vivantes aujourd'hui lorsqu'on dit qu'on recherche ou bien qu'on a trouvé sa moitié ! Le mythe tient compte non seulement de l'étreinte d'un homme et d'une

femme en vue de la perpétuation de l'espèce mais aussi de celle d'un homme et d'un homme. Dans les deux cas, l'amour est ce qui permet « *de fondre deux êtres en un seul et de guérir la nature humaine* » en proie au manque, à l'incomplétude.

Dans ses liens avec *Aphrodite*, *Eros* apparaît surtout comme un être masculin comme le montre le récit de sa naissance par Socrate. Selon ce dernier qui la raconte dans *Le Banquet*, *Eros* est né lors du festin qui célébra la naissance d'*Aphrodite*. Encore une autre version ! Il est issu de l'union de *Poros* (l'Abondance), fils de *Métis* (la Prudence) et de *Pénia* (la Pauvreté). Comme fils de *Pénia*, il est *toujours pauvre, et, loin d'être beau et délicat, comme on le pense généralement, il est maigre, malpropre, sans chaussures, sans domicile, sans autre lit que la terre, sans couverture, couchant à la belle étoile auprès des portes et dans les rues*. Comme fils de *Poros*, il est *toujours à la piste de ce qui est beau et bon ; il est mâle, hardi, persévérant, chasseur habile, toujours machinant quelque artifice, désireux de savoir et apprenant avec facilité, philosopant sans cesse, enchanteur, magicien, sophiste ...*

Ce retour vers la mythologie est instructif. 3 éléments essentiels pour notre propos s'en dégagent.

-*Eros* est loin d'être limité à la dimension de l'étreinte charnelle. Il est non seulement une force motrice, primordiale, qui pousse les êtres les uns vers les autres mais aussi comme le montre *Le Banquet*, une source d'inspiration pour le poète, un appel à la beauté des êtres et du monde, une occasion de vertu et de bonheur.

-La vision noble d'*Eros* ne dissocie pas l'amour et le désir. La dissociation est fortement discréditée surtout lorsque le pur appétit de jouissance concerne l'union sexuelle d'un homme et une femme. Dans ce cas, *Eros* est considéré comme un *Eros* vulgaire ! Il y a quoi frémir sur ce point...

-La nature bisexuelle d'*Eros* est mise en valeur à travers les mythes de commencement du monde et le mythe de l'androgynie énoncé par Aristophane. Cependant, sa composante masculine est davantage valorisée –le sexe masculin étant considéré par Pausanias comme naturellement plus fort et plus intelligent- ce que confirment les moeurs sexuelles de la Grèce antique où la femme était confinée au Gynécée comme reproductrice tandis que la forme la plus noble de l'amour érotique unissait un adulte (« éraste ») et un adolescent (« éromène »).

À présent que l'origine mythologique du terme *Eros* ait été évoquée, revenons à l'origine étymologique et à l'évolution sémantique du terme « érotique »

## b) Examen des définitions

Comme nous l'avons précisé, l'emploi de l'adjectif « érotique » a précédé l'emploi du substantif « érotisme ». Comme vous le savez sans doute, le suffixe –isme d'origine grecque a dans la langue moderne servi à donner des noms aux systèmes, aux doctrines (calvinisme, cartésianisme), à un ensemble intellectuel cohérent et réfléchi d'opinions et de pratiques. Les substantifs abstraits en –isme sont d'ordinaire formés d'après les adjectifs concrets auxquels ils correspondent. C'est le cas ici pour « érotique » et « érotisme » où le concret précède l'abstrait et, plus encore, où l'attitude qualificative précède la description objective de faits, de pratiques, de représentations. Ce fait de langage souligne le rôle premier de l'attitude subjective du récepteur face aux choses sexuelles avant l'autonomisation d'un domaine appelé « l'érotisme ».

J'ai trouvé plusieurs définitions contemporaines de l'adjectif « érotique » :

- « qui a rapport au plaisir et au désir sexuel »
- « qui a pour sujet le plaisir sexuel »
- « relatif à l'amour physique, à la sexualité »
- « de l'amour sensuel, de la sexualité »

Ce que l'on remarque ici c'est que l'amour n'est appréhendé que sous l'angle physique. Sa mention n'apporte qu'une légère coloration affective à ce qui relève essentiellement du sexuel.

Ces définitions modernes attestent du primat d'une vision matérialiste sur l'idéalisme platonicien, de cet *Éros* dit vulgaire par les anciens et qui n'aspire selon eux qu'à la jouissance.

Quant à la définition du nom « érotisme », la dernière définition du *Petit Larousse* atteste de deux emplois distincts : l'« évocation de l'amour physique » et la « recherche variée de l'excitation sexuelle ».

Le premier emploi est plus riche que le second grâce à ce mot « évocation » appliqué à l'amour physique et qui sous-entend une sorte d'opération « magique » par laquelle on rend présent à l'esprit, grâce notamment à des images et à des associations d'idées, un secteur de la vie humaine longtemps caché au regard public. Le premier emploi rend compte d'un double mouvement qui est au fondement de l'entreprise érotique. Evoquer, ce n'est pas montrer précisément mais utiliser une médiatisation afin de faire voir quelque chose, en l'occurrence ici quelque chose sur lequel ont longtemps pesé tabous et interdits. Cet emploi témoigne donc d'une part d'une dimension transgressive

puisque'il s'agit de rendre visible une zone taboue de la vie humaine et d'autre part d'une dimension poétique puisque'il s'agit d'employer des images et des associations d'idées pour rendre visible le sexuel.

Le second emploi dirige l'attention vers la valeur fonctionnelle de l'érotisme. Il ne s'agit plus cette fois de désigner une mise en scène autour de l'« amour physique » ou de la « sexualité » mais une « recherche », soit une quête volontaire poursuivie dans la vie réelle en faveur d'un phénomène physiologique précis : « l'excitation sexuelle ».

Ainsi, ces deux emplois montrent que l'érotisme oscille entre deux axes dont l'un, poétique et transgressif, n'appartient qu'à lui tandis que l'autre, fonctionnel, rejoint la visée concrète du projet pornographique.

Contrairement à *Eros*, « Porno » n'a jamais été un Dieu et encore moins une divinité primordiale ! Il s'inscrit dans un tout autre contexte, celui de la prostitution.

Le terme est issu du grec tardif *pornographos* composé de « *graphos* » et de « *pornê* » qui signifie « prostituée » et, plus précisément, « femme marchandise ».



Deux socles intangibles apparaissent ici : le féminin prostitué et l'écriture.

La pornographie désigne à l'origine des textes courts qui incitaient les clients antiques à se rendre au bordel local ou qui décoraient les murs des lupanars. Dans *Le Sexe et l'effroi*, Pascal Quignard rappelle que les Anciens prêtaient à Parrhasios d'Éphèse l'invention de la *pornographia* autour du V<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ à Athènes, ce qui signifiait littéralement « peinture de prostituée » : « *Parrhasios aima la putain Théodoté et la peignit nue (...) Socrate prétendait que le peintre était luxurieux* »<sup>1</sup>.

Attesté d'abord dans *Le Pornographe* de Rétif de la Bretonne en 1769 avec son sens étymologique d'« auteurs d'écrits sur la prostitution », le mot désigne dès 1834 un auteur spécialiste d'écrits obscènes<sup>2</sup>. Attesté par un premier emploi dans le domaine pictural en 1842, éclipsant le terme « obscène », il se dit d'une représentation littéraire, artistique de choses extrêmement indécentes et devient une expression moraliste à forte connotation péjorative. Par extension, il désigne

<sup>1</sup> Pascal Quignard, *Le Sexe et l'Effroi*, Paris, Gallimard, 1994, p. 14.

<sup>2</sup> Rétif de la Bretonne, *Le Pornographe*, *Ibid.*

la représentation directe et concrète de la sexualité, de façon délibérée, en littérature et dans les arts en général. Il conserve un caractère de transgression qui le rapproche d'obscène et l'éloigne d'autres notions comme l'érotisme et le licencieux. L'adjectif (1832) a été abrégé avant 1893 en « porno » pour désigner des photos, des livres, des films, ce qui donne également naissance au nom masculin « le porno » pour désigner les activités qui relèvent de la pornographie, en particulier le genre cinématographique du même nom.

On remarque ici que malgré l'extension de la définition actuelle, « *représentation directe et concrète de la sexualité, de façon délibérée, en littérature et dans les arts en général* », le territoire de la pornographie est davantage balisé que celui de l'érotisme.

Trois critères en effet le particularisent :

- un critère esthétique* qui privilégie plutôt que les détours une mise en discours non médiatisée, transparente et réaliste du sexuel
- un critère moral* fondé sur le franchissement des limites du permis par le spectacle de ce qui ne doit pas être vu
- un critère psychologique* qui fait de la représentation non le fruit du hasard, d'un acte manqué ou d'une inspiration subite mais le résultat d'une intention « de façon délibérée ».

De plus, la définition n'hésite pas sur le champ de l'expérience humaine concerné : il s'agit bel et bien de « sexualité » et à aucun moment le mot « amour » ne se voit associé à la pornographie. On l'imagine mal en effet !

Aucune méprise n'est possible sur ce point puisque dès sa plus lointaine origine, la pornographie est fondée sur le découplage du sexe et du sentiment, comme le montre la référence initiale à la prostitution. Ayant pour but la satisfaction sexuelle, le mode pornographique nécessite non une évocation mais une imitation afin de stimuler l'appétit sexuel.

Ainsi, la notion oscille entre deux axes : un axe moral qui souligne sa charge négative puisqu'elle renvoie à tout ce qui, dans la représentation écrite ou visuelle du sexuel, nous choque, nous effraie, nous révolte, outrepassant notre seuil de tolérance et un axe culturel qui réinscrit les relations originelles du sexe et de l'argent en faisant de la pornographie une industrie. De nos jours, le « porno » concrétise ce « commerce » de façon si optimale que les deux termes « porno » et « pornographie » sont volontiers confondus. Mais si on est confronté dans le cadre d'une écriture (*graphein*) à une scène imaginaire, on fait

face avec le « porno » à une action sexuelle authentique. Seul l'écran demeure un obstacle inévitable à l'implication physique totale du spectateur.



### c) Examen du critère esthétique

J'aimerais maintenant revenir avec vous sur les critères qui sont généralement évoqués afin de différencier l'érotisme de la pornographie. Si l'histoire mythologique et étymologique met en évidence l'existence d'un noyau objectif qui permet en effet de déceler une différence réelle dans les moyens utilisés (évocation par images et associations d'idées/monstration), la signification (amour physique/sexualité tarifée) et la portée des deux termes (éduquer/exciter), les jugements contemporains comportent un certain nombre d'idées reçues qu'il importe de tempérer ou de renverser.

L'une de ces idées reçues est énoncée de la façon suivante par Catherine Robbe-Grillet qui utilise comme nous avons le voir une image culinaire :

*« Disons qu'il y a aussi des gens qui pensent que l'érotisme, c'est ce qui est voilé alors que la pornographie serait le gros plan en pleine lumière. Les mots sont des mots crus, les images sont des images crues. Pour prendre une image, la pornographie se consommerait avec les doigts et l'érotisme avec un couteau et une fourchette. C'est toujours délicat car, pour reprendre un propos prêté à Alain, la pornographie c'est l'érotisme des autres... »*

Dans cette optique, la pornographie relèverait de l'appétit brusque et primaire de l'animal en rut, c'est-à-dire de la goinfrerie où est convoité sans détour, « avec les doigts », l'objet sexuel tandis que l'érotisme impliquerait un contact civilisé « avec un couteau et une fourchette ».

Le critère que nous examinerons est le critère esthétique. On parle volontiers en effet d'art érotique mais entend-on souvent parler d'art pornographique ? Existe-il ?

Transposé au cinéma et en littérature, le rapport frontal, « avec les doigts » correspond à la mise en visibilité totale de ce qui a longtemps dérobé au regard public soit l'intimité sexuelle, tandis que le contact civilisé correspond à la recherche de détours afin de suggérer ce qu'on ne veut pas tout à fait montrer mais qu'on laisse encore à désirer.

Dans le cadre de la pornographie, nous sommes moins confrontés à une œuvre d'art qu'à un support à l'excitation sexuelle, d'où la recherche de l'effet immédiat par les moyens les plus efficaces : au plan littéraire, les termes de l'organique direct et une description axée sur les diverses phases de l'action sexuelle elle-même ; au plan cinématographique, le gros plan sur les parties génitales concernées par l'action sexuelle. Dans les deux cas, la suppression des motivations et des implications affectives.

Dans le cadre de l'érotisme, nous sommes face à un travail d'élaboration secondaire où il s'agit de suggérer plus ou moins puissamment le sexuel *via* des ressources stylistiques et langagières, de solliciter la contribution imaginaire du lecteur/spectateur par des moyens indirects : au plan littéraire, l'emploi de figures de style telles que la périphrase, la métaphore, l'ellipse, la litote ; au plan cinématographique, le jeu du caché et du dévoilé, du nu et du dévêtu, du dit et du non-dit, de l'esquive. Les alentours du sexuel, comme par exemple les circonstances de la rencontre ou bien encore les répercussions de l'étreinte sur la conscience du personnage, sont également aussi au cœur des préoccupations, l'action étant moins isolable que faisant partie d'un tout qui lui donne un sens.

Et en effet, rien de commun entre la « première » scène dite « érotique » du cinéma français, *Les amants*, où l'acte sexuel entre les amants est suggéré par une focalisation sur la main crispée et le visage radieux de l'héroïne<sup>3</sup> (soit par un procédé métonymique) et *Gorge profonde* qui présente directement des sexes en action !

Rien de commun non plus entre les nouvelles d'Anaïs Nin et les petits pornos clandestins et anonymes vendus sous le manteau avant la Seconde guerre !

Cependant, il existe bel et bien une esthétique « porno » et tout est fait aujourd'hui pour montrer que la pornographie est le fruit d'un travail, d'une

---

<sup>3</sup> Louis Malle, *Les Amants*, 1958 : avec Jeanne Moreau et Alain Cuny.

recherche et ne sert plus seulement, comme pour *Gorge profonde*, un projet de libération des corps et des consciences.

Il existe en effet une esthétique singulière qui utilise le « gros plan » et la « pleine lumière » afin de révéler sans ménagement ce que l'auteur de *L'amant de Lady Chatterley* nommait le « sale petit secret »<sup>4</sup>. Le souci réaliste est tel qu'il confine vers l'obsession naturaliste dans la mesure où la précision excessive et sans fard des postures, des réactions épidermiques, du choc génital donne à voir ce qui reste difficilement visible lorsqu'on se trouve engagé dans une action sexuelle.

Dans le même temps, la proximité de l'objet, la fragmentation des corps, la « performance » des « acteurs » et des « actrices », l'éclairage artificiel, la codification des gestes et des postures, au lieu de susciter un effet de réel, irréaliment la représentation du sexuel. Ainsi, malgré le préjugé défavorable qui ôte à la pornographie tout caractère artistique et culturel, il existe bel et bien une esthétique pornographique qui, exemplifiée au plan littéraire par les écrits de Sade, se manifeste idéalement dans le « porno ». Ce dernier demeure un genre à part entière fondé sur la représentation d'actes sexuels non simulés, saisis localement et détachés des ressorts affectifs, moraux et psychologiques qui pourraient le motiver et le justifier dans un autre contexte.

### **C) Les femmes et l'érotisme littéraire**

#### a) Aux hommes, le sexe/Aux femmes, le sexe *et* l'amour ?

Plus intéressant encore pour le domaine que nous allons traiter ensemble cette année, est l'incursion récente des femmes dans le « porno » non pas en tant qu'actrices (ce qui n'est pas récent) mais en tant que réalisatrices, tel que l'illustre par exemple Ovidie, ancienne actrice du X. Autre phénomène intéressant, comme vous le savez sans nul doute en raison de la médiatisation dont ces écrivaines bénéficient depuis quelques années, est l'inflation massive d'auteurs érotiques féminins qui n'hésitent plus à aborder de façon abrupte l'« érotisme des corps » avec les mots « crus » et les images les moins sujettes au mystère. Ceci est particulièrement mis en valeur par un récit de Marie Nimier au titre transparent, *La Nouvelle Pornographie*.

---

<sup>4</sup> D. H. Lawrence, *Éros et les chiens*, Paris, Christian Bourgeois, 1969, p. 155.



Ceci nous amène à tempérer une autre idée reçue : celle de l'indifférence des femmes à la pornographie et leur prédilection pour l'érotisme mais encore plus, leur choix de l'amour envers et contre tout ! On a en effet tendance à prêter aux hommes le domaine de la pornographie de bas étage et aux femmes « *une érotique sublime liée à quelque nouvelle liberté d'expression* »<sup>5</sup> mais aussi comme le montre l'essai de Alberoni (qui figure dans votre bibliographie), à opposer la pornographie qui appartiendrait en propre « à l'imaginaire de l'homme »<sup>6</sup> et les « romans sentimentaux »<sup>7</sup> qui seraient le comble de l'érotisme pour les femmes. Ceci correspondrait selon l'essayiste italien à deux attitudes psychologiques fondamentales : d'un côté, le rêve d'une continuité sentimentale où le plaisir « est médiatisé par le rapport amoureux », où il revêt la forme du don, du dévouement, de l'altruisme, d'où sa nature intrinsèquement moral ; d'un autre côté, la discontinuité d'un plaisir sexuel dissocié de l'amour.

Selon Alberoni, ces deux attitudes psychologiques entraînent la coexistence de deux genres littéraires : d'une part, un genre sentimental où l'acte sexuel est moins une fin en soi que l'aboutissement d'un processus de séduction réciproque, la sanction physique de l'aveu amoureux, la récompense ultime mettant fin à un parcours semé d'embûches et d'autre part, un genre pornographique où la recherche instantanée du plaisir sexuel pur exclut ce qui peut l'entraver et le différer : la cour amoureuse, les résistances morales de la femme, la demande sentimentale comme compensation éthique à l'acte sexuel, etc. Alberoni cite pour références de l'érotisme littéraire *Emmanuelle* et *Histoire d'O* que nous étudierons dans des séances ultérieures.



---

<sup>5</sup> Gaëtan Brulotte, *Œuvres de chair, Figures du discours érotique, op. cit.*, p. 6.

<sup>6</sup> Francesco Alberoni, *L'Érotisme*, Paris, Ramsay, 1987, p. 13.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 20.



Tandis que *Histoire d'O* mettrait en scène la confrontation abrupte de l'érotisme masculin et de l'érotisme féminin, *Emmanuelle* offrirait une synthèse heureuse de ces deux érotismes. Cependant, la division séculaire que Alberoni isole, bien que caricaturale au regard de nos avancées contemporaines qui brouillent les repères traditionnels, n'est pas fautive au regard de notre histoire culturelle. Quelques exemples suffiront à le montrer.

Pendant longtemps, en effet, les hommes ont été les uniques instigateurs et bénéficiaires du discours pornographique tandis que les femmes prenaient extrêmement soin de leur complicité avec le discours amoureux au détriment parfois, comme en témoignent les *Précieuses* au XVII<sup>e</sup> siècle, de l'exploration de leur propre érotisme. Cependant, il s'agissait moins de deux mondes fermés l'un à l'autre que de deux sphères d'attente qui réagissait l'une par rapport à l'autre.

Par exemple, au temps de l'amour courtois, c'est-à-dire au XIII<sup>e</sup> siècle, l'« idéal à rebours » de la gauloiserie se manifeste comme une réponse toute masculine aux contraintes de l'idéalisme amoureux, aux entraves imposées par une Dame inaccessible. Ceci est particulièrement visible dans les deux versions de la scène finale du *Roman de la rose*. Dans la version initiale, la dernière scène montre la solitude de l'amant, séparé de l'objet aimé par des contraintes extérieures qui ont empêché la satisfaction érotique. Au contraire, la dernière version met en scène la défloration de la rose. La Nature et Vénus triomphent des entraves sociales :

« *Par grande liesse j'ai cueilli  
La fleur du beau rosier feuilli.  
Ainsi, j'ai la Rose vermeille.  
Mais il est jour et je m'éveille.* »

Mais cette version profane suscite à son tour les griefs de Christine de Pisan, qui s'élève au début du XV<sup>e</sup> siècle contre les gauloiseries et la misogynie de l'auteur Jean de Meung. La réaction réaliste à l'idéalisme amoureux génère à son tour une critique « féministe » qui conduit à défendre la loyauté du cœur et à faire l'éloge des temps anciens (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles) où de vrais amants étaient capables de donner leur vie pour leur « Dame ».

Même cas de figure au début du XVII<sup>e</sup> siècle où une coalition contre la grossièreté s'organise à l'initiative de Mme de Rambouillet « l'archétype des hôtes mondaines ». Elle initie en effet la tradition du salon à la française, c'est-à-dire d'un lieu culturel mixte où les hommes tout cultivés et savants qu'ils soient doivent obéir à des commandements féminins. Il s'agit pour eux non seulement de se conformer à une étiquette, soit à un comportement policé et galant, mais aussi de réformer le style de leurs œuvres dans le sens d'une suppression de l'obscénité. Par souci d'idéalisme amoureux, ces premières hôtes se rendent ainsi complices d'une censure officielle visant à éliminer sous Richelieu « *les actions malhonnêtes et les paroles lascives* » de la scène dramatique française. Une éthique amoureuse se constitue mais au prix d'un excès d'artifices et au détriment de la moindre ébauche de sensualité, ce qui est amplifié par les Précieuses.

Apparue aux lendemains d'une époque troublée qui s'achève en 1653, la Préciosité constitue de même une réponse féminine, poétique et morale aux désordres de la Fronde où certains ont profité de ce mouvement contestataire pour mettre à mal l'impératif de décence et d'honnêteté du Grand Siècle. Le relâchement des mœurs provoque ainsi non seulement le durcissement de la moralité officielle répressive mais aussi une réaction « féministe » hostile aux choses du vulgaire. Par exemple, dans la seconde partie du XVII<sup>e</sup> siècle, M<sup>me</sup> Deshoulières se plaint des anciens frondeurs, auprès desquels elle joue un rôle actif durant sa jeunesse, en les désignant comme des « amants brutaux » qui sont « les plus applaudis » alors qu'« on n'aime plus comme on aimait jadis ».

L'émancipation féminine des Précieuses s'arrête donc au seuil de l'alcôve contrairement à une Ninon de Lenclos qui réconcilie la chair et l'esprit au sien d'un salon qui attire surtout les libertins. Si les Précieuses dégrossissent les comportements masculins, civilisent les mœurs et conquièrent l'espace du savoir, c'est donc au prix d'une désaffection de leur chair. À la brutalité des instincts, au culte de la nature et aux appétits des « parties basses » du corps, elles opposent le raffinement de l'esprit, le culte de l'artifice et les plaisirs de la conversation mondaine. La nature matérielle du désir ainsi que la réalité sexuelle concrète sont évacuées de l'art de la conversation de même que son évocation directe dans les écrits. En voici un échantillon. Il s'agit d'un extrait du *Grand Cyrus* de Madeleine de Scudéry qui raconte l'émoi provoqué par la rencontre amoureuse :

*« Je sentis dans mon cœur je ne sais quelle joie inquiète et je ne sais quel tumulte intérieur dans mon âme que je ne connaissais point du tout, ne l'ayant jamais senti jusqu'alors. Et certes, je suis obligé de dire, pour*

*excuser ma faiblesse en cette rencontre, que peu de cœurs ont jamais été attaqués avec de plus belles ni de plus fortes armes que celles qui blessèrent le mien »<sup>8</sup>.*

Comme nous le constatons, ce discours est très peu incarné...

Cet idéalisme des Précieuses n'est pas sans entraîner là encore une réaction obscène, comme suffit à le montrer la réponse farouche d'un dénommé Claude dans son sonnet *Les Précieuses*. Il invite en effet ces « putains spirituelles » à venir se divertir au « bordel » ! De même, dans *L'École des Filles*, « le plus célèbre et le plus influent des livres érotiques » de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle (1655), les héroïnes Suzanne et Fanchon, loin d'adopter le ton des Précieuses, se divertissent à expliquer les termes de « besogner », de « foutre », de « chevaucher », d'« enfiler », etc. Car selon le narrateur, il n'existe pas de « vilains mots » « entre amoureux ». Enfin, même les poètes et les écrivains les plus galants de l'âge classique, de Malherbe à Brantôme, s'accordent à reconnaître – je cite – qu'il faut aussi savoir jouir et passer sa rage !

Tous ces exemples tirés de l'histoire montrent que pendant des siècles, les conditions qui auraient permis l'avènement d'un érotisme proprement féminin ne sont pas réunies. L'amour sous sa facette sublimée apparaît comme l'unique réponse à la décontraction des mœurs masculines. Si cette émulation idéaliste a modelé en effet les hommes, les conduisant à adopter une attitude galante qui se diffusera peu à peu, avec plus ou moins d'intensité, dans les couches bourgeoises et populaires, elle a aussi suscité une surenchère obscène afin de stigmatiser cette désaffection de la chair. Cependant, on peut comprendre ces femmes qui cherchaient à fonder leurs relations avec les hommes sur d'autres bases, à entretenir avec eux un commerce pacifique et enrichissant au plan intellectuel sans se mettre en danger sexuellement.

Aujourd'hui, les choses ont bien entendu changé, le paysage a été bouleversé et après s'être appropriées en masse le champ de l'érotisme littéraire à la suite de grands maîtres tels que Pierre Louÿs, Apollinaire, Henry Miller, Georges Bataille, André Pieyre de Mandiargues et j'en passe, les femmes s'emparent du « porno » et tentent d'y apposer leur marque propre en complexifiant le scénario et en diversifiant les pratiques afin de mieux mettre en lumière les mécanismes du désir et du plaisir féminins.

Au plan littéraire, la reconnaissance d'un érotisme féminin à part entière reste cependant une conquête récente qui a dû se heurter à de nombreux obstacles : la censure en des périodes de rigorisme moral telle que celle qui

---

<sup>8</sup> Madeleine de Scudéry, *Artamène ou Le Grand Cyrus*, Genève, Slatkine Reprints, 1972, partie III, Livre I, p. 73.

surgit après la Seconde guerre mondiale mais aussi l'autocensure, c'est-à-dire les obstacles internes qui empêchent une libre expression de l'imagerie érotique. Selon l'essayiste, Christine Planté, les auteurs féminins se sont longtemps réfugiés dans le « genre familial », le seul de la hiérarchie sexuelle des genres littéraires qui leur était attribué à travers le mode épistolaire, les journaux intimes ainsi que l'attitude autobiographique.

Mais cela supposait deux exclusions : le comique et l'érotique, jugé pendant longtemps « peu conforme à l'idéal moral féminin de modestie et d'humilité ».

Les femmes dont les textes retiendront notre attention font partie de celles qui ont contribué à décomplexer une parole féminine érotique soit par des manifestes où elles prennent sévèrement position contre l'abus de sentimentalisme qui affaiblit les femmes, soit par des récits où elles donnent libre cours à un imaginaire érotique singulier. La palette de l'érotisme littéraire féminin est riche et variée.

Nous étudierons dans les prochaines séances les textes pionniers qui illustrent au XX<sup>e</sup> siècle une étape charnière. Nous passerons par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel érotique : de l'érotisme noir -c'est-à-dire le sadomasochisme - à l'érotisme rose - c'est-à-dire l'hédonisme érotique - ; de l'érotisme vindicatif à l'érotisme sublimé. Nous verrons que contrairement à l'érotisme littéraire masculin fondé sur un découplage sévère entre le sexe et les sentiments, l'érotisme littéraire féminin, malgré ses plus grandes audaces, a encore peine à se passer de la motivation et de la finalité amoureuses.

Il n'y a guère que Catherine Millet qui a su faire fi de l'affectif au profit du simple jeu sadien des postures et des jouissances. Mais doit-on le déplorer ? Doit-on en effet déplorer les adhérences amoureuses dans les textes érotiques féminins ? Le pouvoir aphrodisiaque de l'amour ? Doit-on en effet déplorer cette étroite connivence énoncée en ces termes par la narratrice de l'une des nouvelles d'Anaïs Nin, *Elena*: « *Il ne savait pas que lorsque l'amour et l'érotisme sont liés chez une femme, ils sont indissociables* » ?

Personnellement, je ne le crois pas...même si cela crée d'inévitables malentendus entre les hommes et les femmes.

Et je terminerai cette première séance, consacrée surtout à poser quelques jalons, par cette phrase d'une auteure érotique contemporaine, Alina Reyes, que nous n'étudierons pas cette année mais l'an prochain en compagnie d'autres auteures contemporaines telles que Françoise Rey et Catherine Millet.

*« Pour moi, l'érotisme est une inscription poétique dans la vie et cela ouvre à la spiritualité. Le caractère sacré de la sexualité est selon moi essentiel, autrement cela devient une mécanique. C'est justement ce que je déplore dans l'érotisme contemporain: cette espèce de désespoir qui vient du fait que les corps ne sont plus que des mécaniques, des machines à jouir qu'il faut consommer. Il y a toute une industrie érotique ou pornographique qui correspond tout à fait au monde contemporain et à son impératif de consommation. On vend du sexe comme des yoghourts. J'ai une vision poétique de l'érotisme qui n'est pas forcément séparée de l'amour mais, indépendamment même de l'amour, et en cela on peut parler d'humanisme, il n'est pas séparé de l'être humain en général, de ce qui fait un être humain, notamment la parole ».*

**FIN DU COURS**